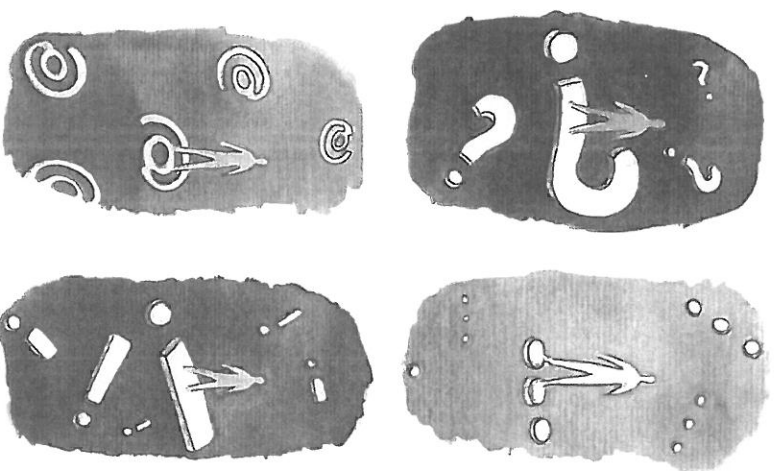


lumen vitae

Paroles de foi et réalités éthiques

Quelles voies et quelles voix ?



Dominique JACQUEMIN, Céline EHRWEIN NIHAN,
Dominique GREINER, Walter LESCH
sous la direction d'Éric GAZIAUX

Le style d'une éthique théologique

par **Éric GAZIAUX**

En demandant à l'unité d'éthique de la faculté de théologie d'organiser ce cycle de conférences sur l'éthique, la Fondation *Sedes Sapientiae* souhaitait proposer une réflexion sur le rôle de la parole croyante ou issue de la tradition chrétienne face aux problèmes éthiques contemporains. Il est vrai que ces dernières années ont vu nombre de débats ou de questionnements secouer l'opinion publique et plusieurs médias ont relayé, si pas durci, des oppositions entre « croyants » et « laïcs », « conservateurs » et « progressistes ». Que l'on pense au débat sur l'extension de la loi sur l'euthanasie en Belgique, ou la question de la légalisation de celle-ci posée récemment en France, ou les manifestations pour ou contre le mariage pour tous dans l'Hexagone avec sa suite de cristallisations politiques et religieuses, les recherches sur l'homme augmenté (le *Human Enhancement*), les greffes d'organes et la définition de la mort, ou les percées opérées sur la compréhension de notre fonctionnement affectif et cognitif qui interrogent sur notre « réelle » liberté. À ces questionnements pourraient s'ajouter encore bien d'autres qui concernent la politique et sa moralisation, l'économie et la pluralité de modèles qui s'affrontent et qui engagent là aussi une conception de l'être-homme et de ses relations à l'autre et au monde, l'émergence de nouvelles réflexions sur notre identité d'être femme ou homme qui bouleversent nombre de points de repères traditionnels.

Par rapport à ces changements et ces interrogations qui y sont relatives, il est aisé d'opposer ce qui serait soi-disant de l'ordre croyant de ce qui n'en serait pas. D'un côté, un ordre stable et des normes bien claires, renvoyant à un cosmos bien ordonné dans lequel se lirait la volonté de Dieu elle-même assurée par une parole d'autorité, de l'autre une flexibilité et un progressisme qui délivreraient l'être humain de ses vieux « démons » et libéreraient enfin son authentique humanité. Or, les frontières sont beaucoup plus poreuses qu'il n'y paraît à première vue, comme l'ont montré chacune à leur manière les différentes conférences, et cela par rapport à des sphères d'activités et des problématiques différentes. Cette observation ne fait néanmoins que relancer le rôle d'une parole croyante ou d'une réflexion théologique par rapport à ces problèmes sociaux aux multiples facettes que le politique peine à prendre en charge, en raison entre autres « de la structure limitative de la raison publique telle qu'il la comprend¹ ». En outre, par rapport à ces questions émergentes qui nous touchent dans notre être et notre vivre ensemble, la difficulté provient aussi non tant d'un clivage entre des positions déterminées et opposées que du malaise que nous pouvons ressentir nous-mêmes vis-à-vis de ces problématiques et de l'incertitude qui nous habite quant à ce qu'il faut en penser. De plus, ne suffit-il pas quelques fois d'être touchés soi-même dans sa propre existence par la réalité de celles-ci pour remettre en question ce qui paraissait acquis ou tellement certain... Nous sommes donc bien là devant de réelles difficultés d'appréciation, d'évaluation et de jugement?²

1 Jean-Marc FERRY, *Les lumières de la religion. Entretien avec Étienne Maurot*, Bayard, Montrouge, 2013, p. 36.

2 Voir Monique CANTO-SPERBER, *Que peut l'éthique ? Faire face à l'homme qui vient. Entretien mené par Bertrand Richard*, Textuel, Paris, 2008 : « Aujourd'hui, nous disposons de nombreuses connaissances, mais peu d'entre elles nous indiquent clairement quelle ligne de conduite suivre, sinon dans les cas extrêmes », p. 51.

C'est dire que ces problèmes sociaux sont tels qu'ils nous affectent profondément dans notre conception de l'existence et nos représentations du monde, dans ce que nous sommes et ce que nous souhaitons. Mais ne nous font-ils pas aussi changer d'époque³ ? Leur difficulté et leur acuité ne tiennent-elles pas précisément à ce que nous sommes aujourd'hui entrés dans des temps nouveaux ? « Les problèmes émergents que nos sociétés rencontrent actuellement sont souvent d'une nature bien différente des questions traditionnelles de justice comprise comme équité. Ils touchent notamment à certains impacts du développement scientifique, aux biotechnologies par exemple. Les catégories qui entrent alors en jeu ne sont pas la liberté et la justice, mais elles sont relatives aux visions de la vie⁴. » C'est sans doute par là aussi qu'il s'agit de questionner précisément « la place faite aux religions dans nos espaces publics⁵ ». Ces questionnements éthiques ne pourraient-ils pas être perçus comme une « opportunité » pour que la parole croyante en général, et la parole croyante sur l'éthique en particulier, puisse retrouver une pertinence et une crédibilité ? Mais la relève de ce défi ne pourra être effective que si la parole croyante se confronte à d'autres discours et rationalités, et n'aie pas peur de le faire.

Pour que la raison religieuse et la parole croyante puissent jouer un rôle dans l'espace public, elles doivent nécessairement passer par une mise à l'épreuve publique de leurs convictions et arguments de fond. Sans doute est-il possible d'émettre l'hypothèse selon laquelle sur la scène actuelle le coût intellectuel de la privatisation pour les religions « est lié à la perte de mise à l'épreuve publique de leurs convictions⁶ ». Or, « en perdant l'habitude de mise à l'épreuve publique et critique de leurs convictions, les croyances religieuses peuvent s'être

3 Voir *ibid.*, p. 17 et suiv.

4 J.-M. FERRY, *Les lumières de la religion*, p. 41.

5 *Ibid.*, p. 36.

6 *Ibid.*, p. 28.

affaiblies⁷ ». Dès lors, l'apparent ou réel silence de la parole croyante *réfléchie* dans l'espace public ne pourra être levé qu'en acceptant de s'acculturer à la raison publique ou à d'autres rationalités et visions du monde.

Certes, une telle posture n'est pas sans danger pour les points de vue conservateur ou traditionaliste, *a fortiori* pour les fondamentalismes religieux. Il n'est peut-être pas alors étonnant de constater que les problématiques éthiques cristallisent des postures religieuses comme le fondamentalisme, car « dans le fondamentalisme religieux, ce n'est d'ailleurs pas la religion qui est importante : ce sont les normes qu'on lui fait porter et prescrire, et qui sont d'autant plus dures, d'autant plus répressives, que la menace extérieure est jugée grande. Devant cette menace, le fondamentaliste pense qu'il faut résister et que, pour résister, il faut réprimer toujours davantage⁸ ». Or, « une religion qui n'a pas peur, une religion qui n'est pas réactive, n'a pas besoin d'être répressive⁹ ». Au contraire, elle se révèle comme une religion qui libère et qui est en mesure de déployer l'espace de la liberté et de la responsabilité, ce que j'ose croire de notre tradition chrétienne.

Un déplacement s'opère alors par rapport à la requête initiale : s'il a été demandé quel pourrait être le rôle d'une parole théologique sur ces problématiques, l'option choisie, entre autres par les thèmes et la méthode pour aborder ceux-ci, déplace l'accent vers l'éthique même qui est en œuvre lorsque des théologiens se confrontent à ces questions... (Œuvre-t-on

7 *Ibid.*, p. 29.

8 *Ibid.*, p. 32.

9 *Ibid.* Voir aussi Paul VALADIER, *L'anarchie des valeurs. Le relativisme est-il fatal ?*, Albin Michel, Paris, 1997, p. 168 : L'univers de la foi « vient nourrir la liberté dans son désir de sens, et la construire du dedans. Pour utiliser des mots trop usés, il la "sauve" quand elle est tentée de succomber devant ses échecs ou ses doutes, ou devant les impasses du mal dans l'histoire ».

pour une théologie ouverte et apte au dialogue, ou se ferme-t-on sur des soi-disant certitudes qui ne peuvent convaincre que ceux qui sont déjà convaincus ? Ainsi, la réflexion sur l'apport d'une réflexion théologique à l'éthique ne peut pas se faire sans une réflexion sur le style d'éthique théologique que nous proposons.

Or, pour relever le défi d'une parole croyante qui puisse dire quelque chose et se faire entendre, deux excès doivent être évités : celui d'une « déthéologisation » excessive et celui d'une « rethéologisation » massive de telles problématiques, celui d'un côté d'affirmer que la théologie n'a rien à dire par rapport à tout cela, celui de l'autre de prétendre qu'elle aurait tout à dire et possède déjà les réponses avant que les questions ne soient posées, celui du relativisme extrême opposé à celui du sectarisme identitaire, celui d'un laïcisme exclusif par rapport à un conservatisme intégral. Si la théologie veut retrouver sa voix dans l'espace public, elle, pas plus que l'éthique, « ne peut s'installer de manière définitive et autocratée dans une certitude monolithique. La théologie et l'éthique doivent se questionner radicalement de l'intérieur, afin d'éviter le dérapage autoritaire des rethéologisations ou des moralisations indues¹⁰ ».

Il importe alors à l'éthique théologique de reconnaître et de s'affronter à une pluralité de rationalités qui structurent nos sphères d'existence elles-mêmes diverses (comme l'ont montré les conférences). Notre réel est pluriel, complexe et diversifié. Son approche et son évaluation supposent des modalités diversifiées d'intelligibilité (la sphère économique ne se confond pas avec la sphère politique ni avec la sphère bioéthique, même si des recoupements sont présents). Les différents domaines de nos activités n'obéissent pas aux mêmes valeurs, « transposables de l'un à l'autre et homogènes entre elles » tout comme il serait aussi erroné de croire qu'ils se tiennent dans des oppositions insurmontables et irréconciliables.

10 Denis MÜLLER, *Convocation et provocation de l'éthique. Dialogues philosophiques et théologiques*, LIT Verlag, Münster, 2014, p. 3.

Un bénéfice essentiel de la modernité consiste précisément dans ces différenciations difficilement acceptables pour des pensées communautaristes et pour des postures fondamentalistes « qui tiennent qu'un système de valeur unique et donné une fois pour toutes peut assumer la totalité de la vie sociale. Or ces diversifications obligent à penser de manière souple en se coulant dans la complexité des domaines concernés¹¹ ».

Cette reconnaissance implique la mise en avant de la pratique du discernement en éthique, ou de la sagesse pratique, qui consiste précisément à respecter les contours et valeurs propres du domaine dans lequel on agit, et à ne pas tout confondre. « Aucune hiérarchie des valeurs posée *a priori* ne dispense de cette tâche de lucidité et d'analyse du réel ; bien plus, concevoir une hiérarchie stricte et la croire "opérateur" peut conduire à imposer à tel champ d'activités des normes extrinsèques, à s'enfermer dans la volonté obstinée de plier les choses à ses idées, et aboutir à des échecs par manque de sagesse pratique¹². »

Nous nous trouvons dès lors moins devant des évidences morales, que devant des options qui elles-mêmes peuvent s'avérer opposées ou contradictoires. Face à de telles possibilités, il n'y a pas de réponse « objective », mais seulement un exercice de discernement à opérer qui fait appel à une liberté ouverte aux valeurs des autres et à l'historicité de notre condition humaine. La prise en compte de l'historicité, qui renvoie théologiquement à la création et à l'incarnation, à l'histoire du salut elle-même, est par ailleurs souvent « étrangère aux doctrines qui posent une hiérarchie des valeurs comme aux ontologismes et aux théologies autoritaires qui s'identifient aux déontologismes destructeurs de la vraie morale¹³ ». « La vraie morale se moque

11 P. VALADIER, *L'anarchie des valeurs*, p. 121. Voir aussi J.-M. Ferry qui souligne l'importance de ce travail de différenciation.

12 *Ibid.*, p. 122.

13 *Ibid.*, p. 124.

de la morale », comme l'écrivait Pascal¹⁴. Les religions sont appelées à une conscience historique aiguisée pour porter un diagnostic non sectaire sur la réalité qui se joue dans l'espace séculier. Il s'agit là de prendre à contre-pied les mouvements fondamentalistes qui se caractérisent entre autres par un rejet de toute médiation (rejet de la culture des livres et de leur interprétation, rejet de la médiation des institutions politiques) tout comme de résister à la tentation souvent présente dans nombre de discours religieux actuels qui serait de faire appel à l'immédiateté des affects pour justifier certaines prises de position, sans être médiatisée et travaillée par la raison.

Si la « foi est la volonté de mettre l'Évangile en pratique dans tous les compartiments de la vie¹⁵ », le recours à la foi ne donne néanmoins pas de réponse directe ; il n'y a pas de déduction directe de la foi à la morale, mais plutôt une cohérence qu'il s'agit de discerner et d'inventer dans les méandres de l'existence. En se référant à l'Évangile, les chrétiens peuvent y trouver « les valeurs éthiques dont ils ont besoin », non des « réponses toutes faites aux questions concrètes qu'ils se posent, aux problèmes de société agités autour d'eux, mais des principes pour y réfléchir et pour les résoudre¹⁶ ».

14 PASCAL, *Pensées*, pensée 24 selon l'édition de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1954, p. 1094 : « La vraie éloquence se moque de l'éloquence, la vraie morale se moque de la morale ; c'est-à-dire que la morale du jugement se moque de la morale de l'esprit, qui est sans règles ».

15 JOSEPH MOINGI, *Croire quand même. Livres entretiens sur le présent et le futur du catholicisme. Entretiens menés par K. Mahmoud-Yinam en collaboration avec L. Ganguenheim*, Flammarion, Paris, 2013, p. 146.

16 *Ibid.*, p. 97 et p. 133 : « Comme l'avait compris la Lettre à Diognète, l'Évangile appelle le chrétien à devenir "citoyen du monde". Il l'entraîne ainsi sur le terrain politique, social, économique, de la construction de la cité terrestre, ordonnée au bien le plus général de l'humanité. Mais comme toute organisation sociale tend à un bien particulier affronté à d'autres particularismes, le chrétien est mis dans la position inconfortable de contribuer à ce bien tout en le visant autrement. Voilà comment je vois le "conflit avec le monde" dont vous parlez :

La mise en l'honneur du discernement nous rappelle que la rationalité éthique n'est pas à concevoir comme le décalque pur et simple de la rationalité théorique. « Les axiomes et principes définis dans le cadre des sciences théoriques ne s'appliquent [...] pas tels quels à l'action » qui « exige des règles d'un type particulier, qui ne sont pas démontrées, mais plutôt saisies et justifiées par une discussion critique et dialectique¹⁷ ». Sans doute certains principes seront-ils permanents, comme le respect de la dignité de la personne humaine, mais leur expression pourra varier et surtout les jugements prudents qui viennent de la confrontation aux circonstances de l'histoire pourront être réévalués¹⁸. Un théologien comme K. Rahner avait déjà attiré « l'attention sur les limites de toute loi générale quand il s'agit de tenir compte de telle situation concrète, utilisant alors la terminologie du conseil (*Weisung*) qui fait d'avantage appel à la capacité de discernement des individus et des groupes¹⁹ ». L'éthique se décline plus comme un art que comme une science...

Thomas d'Aquin lui-même ne disait pas autre chose quand il affirmait que la loi naturelle est d'autant moins claire qu'on s'approche des considérations plus concrètes. L'Aquinatiste indiquait que si tous devaient s'entendre sur les « premiers

le chrétien doit s'engager dans un service de ce monde et en même temps se désengager, car il ne joue pas le jeu du même contre l'autre. Allié dérangeant, il sera toujours en porte-à-faux avec ceux qui érigent à leur profit les règles du jeu : "Je ne suis pas venu apporter la paix, mais bien le glaive" dit Jésus (Mt 10, 2) ».

17 M. CANTO-SPERBER et Ruwen OGIEN, *La philosophie morale*, PUF, Paris, 2013, p. 100.

18 Alain THOMASSET, « Dans la fidélité au concile Vatican II. La dimension herméneutique de la théologie morale », dans *Revue d'éthique et de théologie morale*, 263, 2011, p. 42.

19 Christoph THEOBALD, *La réception de Vatican II. Tome I : Accéder à la source*, Cerf, coll. *Unam sanctam*, nouvelle série, n° 1, Paris, 2009, p. 777.

principes généraux » de la loi naturelle (par exemple « faire le bien, éviter le mal »), les conséquences et les conclusions tirées de ceux-ci par la raison pratique s'occupant de réalités contingentes pouvaient être différentes selon les cultures et les circonstances (La Ilae, q. 94, art. 4-6). Le discernement renvoie ainsi à la responsabilité de l'agent moral qui doit être capable d'imaginer et d'improviser au nom d'une fidélité créatrice. Parce que les contours du terrain de l'action sont complexes, les règles et les principes moraux doivent être souples pour guider l'action. Les règles de morale doivent être des lignes de conduite plutôt que des directives bien déterminées (Aristote) ; ce sont des « mètres ruban » plutôt que des « règles de plomb » : « le ruban est plus utile pour les objets en trois dimensions, parce que flexible²⁰ ». Ainsi appréhendée, la spécificité de la rationalité pratique tient à l'articulation de la règle droite et du désir juste, du nécessaire passage par le crible de la rationalité du désir qui habite nos existences.

Le discernement éthique et l'évaluation morale entretiennent dans cette optique un jeu et une tension entre la dimension universelle de la morale (qui renvoie à certains principes premiers, ses interdits fondamentaux, la recherche des structures anthropologiques sources des droits universels), sa dimension particulière (les normes morales concrètes issues de la réflexion dans un champ moral et une époque donnés) et sa dimension singulière (la décision pratique d'un sujet dans une histoire et des circonstances singulières). Il s'agit de mettre en œuvre un exercice pratique de traduction qui nécessite dialogue, écoute et recherche argumentative.

Une telle démarche de discernement qui devrait caractériser toute réflexion éthique, et d'éthique chrétienne, est aussi une voie d'humilité qui allie faillibilité ou la reconnaissance

20 William SPOHN, *Jésus et l'éthique*. « *Va et fais de même !* », trad. Laurent DAVID, revue par Robert MYLE, Lessius, coll. Le livre et le rouleau n° 27, Bruxelles, 2010, p. 148.

du caractère faillible de toute proposition, perspectivisme ou la conscience qu'aucune connaissance n'est dissociable d'un certain point de vue, pluralisme ou l'exposition possible aux éventuelles (et réelles) réfutations issues de l'expérience et du discours rationnel.

Mais n'est-il pas décevant, au terme de cette démarche, que la morale semble ne proposer d'autres réponses que celle qui consiste à dire qu'il faut faire pour le mieux, ou qu'il faut faire le bien et éviter le mal pour reprendre un axiome classique. « La déception est pour ceux qui attendent de la morale ce qu'aucune morale ne saurait fournir ensemble, la conscience de la libre responsabilité raisonnable et une série de prescriptions qu'il suffirait de suivre pour être débarrassé de cette même responsabilité [...]. La question morale ne se pose que dans un monde déchiré et c'est là que les questions morales attendent et exigent leurs réponses. Seule la sagesse pratique les donnera, sentant, ou pesant consciemment, si elle est consciente, car elle ne l'est pas nécessairement, le risque qu'elle accepte en chaque cas et à chaque moment, la responsabilité qu'elle assume, mais aussi la dignité qui, par ce risque, est la sienne²¹. »

En conclusion, je terminerai par une citation de P. Tillich, théologien protestant du XX^e siècle, qui rappelait le principe de l'amour comme cœur et axe de la morale. L'amour, dit-il, qui resplendit au cœur du message néo-testamentaire, témoigne de cette double propriété d'être à la fois absolu et relatif. En tant qu'absolu, il est un principe inconditionné, immuable et transcendant ; en tant que relatif, il a cette propriété de s'adapter à chaque situation concrète. Telle est la raison pour laquelle « l'amour nous délivre de l'esclavage de traditions éthiques absolues, des exigences morales conventionnelles et des autorités qui prétendent savoir quelle est la bonne décision, sans même avoir prêté l'oreille à l'exigence du moment unique. L'Esprit

de Dieu est esprit de nouveauté. Il brise le carcan de toutes les lois morales absolues, même lorsqu'elles sont investies de l'autorité d'une tradition sacrée. L'amour peut rejeter comme il peut utiliser chaque tradition morale et il examine toujours la validité d'une convention morale. Mais l'amour ne peut pas se mettre en question lui-même et il ne peut être mis en question par rien d'autre²² ». Et d'ajouter que de vivre selon cette attitude demande du courage : oser assumer le risque d'une décision qui fasse droit aussi à l'incertitude...

Ne serait-ce pas là l'apport d'une parole croyante à l'éthique que de rappeler, de faire resplendir et vivre ce principe de l'amour, absolu en même temps que relatif ?

²¹ Éric WEIL, *Philosophie morale*, Vrin, Paris, 1961, p. 194-195.

²² Paul TILLICH, *Le fondement religieux de la morale*, introd. et trad. de Fernand CHAPEY, Le Centurion/Delachaux et Niestlé, Paris, 1971, p. 63.